

Stéphane Berrebi

La Conjuración de Catalina

(1ère partie)

Nous avons formé une sorte de petite société secrète, à trois. Il faut un début à tout. Son nom ? FCLP. Sa mission ? Pardonnez mon langage, mais c'était le sens de notre acronyme: Faire Chier Les Pions. Les pions, mais aussi les surgés, le protal, et autres peaux de vache, profs compris. En secret, sans être pris. Car officiellement nous étions de bons élèves, irréprochables. Jamais de retards, leçons apprises par coeur, devoirs remis en temps et en heure.

Quand Plagnac a été retrouvé mort dans sa salle de bain, suicide d'après la police, on peut dire que nous avons réussi au delà de toutes espérances. Nous aurions pû nous dénoncer, expliquer que nous ne pouvions pas savoir, mais nous n'avions pas l'envergure, et nous savions bien que nous ne risquions rien à nous taire et nous tenir à carreaux, alors ...

On était vraiment des petits cons irresponsables.

Cette année là, Enrico Matias faisait pleurer la France en chantant "j'ai quitté mon pays, j'ai quitté ma maison". Moi j'aurais bien voulu quitter mon pays, ma maison, le continent même.

C'était 1962, j'avais 16 ans, et comme disait l'autre, je ne dirai jamais que c'était les plus belles années de ma vie. 1962 au lycée Voltaire, Paris 11ème où je faisais mes humanités (sic), et Plagnac était notre professeur de Français Latin.

C'était un normalien qui lisait le latin dans le texte et le parlait parfois avec nous. On ne répondait rien ! qu'est-ce que vous croyez ? latine non loquamur.

Plagnac c'était un puits de savoir avec l'accent pied noir, ce qui était encore assez exotique à l'époque. Un homme volubile et drôle, mieux, spirituel pour ce que je m'en souviens. Mais c'était aussi un type capable de casser un élève d'un seul mot. J'en avais fait les frais plus souvent qu'à mon tour, ainsi que mes meilleurs copains, Bingler, et José. On peut dire qu'on n'était pas ses préférés. Tout lui était prétexte à nous ridiculiser. Je n'ai jamais su pourquoi.

Un jour, en mars, ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

- Vous êtes des nuls, des bons à rien, des crétins des Alpes !

Rires gras de l'ensemble de la classe.

Tout ce tapage pour quoi ? Vous n'allez pas le croire... Nous devions présenter un exposé sur l'époque de Cicéron, histoire de rendre les études classiques plus vivantes ... Nous avons choisi de raconter la fameuse conjuration de Sergius Catilina. Sujet très délicat et provocateur en ces temps de putsch...

C'était José qui avait fait tout le travail (José était le seul que nous appelions par son prénom, son nom nous impressionnait un peu: c'était Picasso). Fils unique de républicains espagnols réfugiés à Paris, père imprimeur à Belleville, José avait involontairement ibérisé le sénateur romain, le désignant d'un improbable "Catalina". Une coquille qui allait déclencher une réaction en chaîne. Je n'y avais vu que du feu, mais Plagnac, ça le rendit carrément fou !

- Je ne veux plus voir vos têtes de dilettantes de toute la semaine, compris ?
Allez, dehors ! Exite, magistri iram fugite !

Et en cadeau d'adieu, il me balança les Lettres Latines, 1kg, en pleine tête.

Toute la classe éclata de rire, plus exactement de Schadenfreude aurait dit Bernard, le seul qui ne rit pas. Bernard Bingler, brillant germaniste, futur metteur en scène de Brecht, faux cancre et vrai rebelle. Fils du marchand de couleur alcoolique de l'avenue Parmentier, mais fierté de l'école républicaine, à quatre ans seulement d'intégrer Ulm en lettres classiques. Et à quelques jours de causer la mort de Plagnac, ancien d'Ulm également, et arrivé de Mostaghanem où il enseignait au lycée Renée Basset.

Sympathisant déçu du FLN qui l'avait mis sur sa liste noire, et en même temps poursuivi par la vindicte de l'OAS, Plagnac avait été exfiltré d'Algérie in extremis grâce à l'intervention de son coturne de Normale Sup, alors chef de cabinet du ministre Pierre Sudreau. Cela, je ne l'apprendrais que longtemps après.

La France était récemment devenue gaulliste, mais Voltaire était un lycée public de gauche dans un quartier de gauche. Plagnac, pied noir tendance Camus s'y intégra plutôt bien, même si son accent ne passait pas inaperçu.

Nous, nous ne savions rien de cela. Nous voulions seulement faire payer à Plagnac les humiliations constantes qu'il nous infligeait. Son pêtage de plomb sur Catalina n'était pas le seul incident que nous lui reprochions, loin de là.

Je m'appelle Pozzoli, c'est un nom Lombard. J'ai connu toutes les mauvaises blagues qu'on peut faire avec, de "pisse au lit" à "peau de zébu", et plus encore. Si on me chambrait un peu sur mon nom, en général je laissais passer. Mais Plagnac était le seul prof à faire ce genre de blagues avec cruauté, créativité et délectation.

Binger était le Bigleux (sa paire de binocles démesurée l'avait rendu célèbre dans tout le lycée).

Quant à José, vous pouvez imaginer. A chaque devoir rendu, c'était : " Picasso, quand est-ce que tu vas arrêter de gribouiller tes devoirs ? "

Sans parler de nos renvois au surveillant général pour la moindre minute de retard, avec colle et mot sur le carnet de correspondance. Alors que lui, il pouvait royalement arriver le matin dix minutes en retard, fagoté comme l'as de pique, gauloise mais au bec.

Le FCLP en avait décidé, en AG extraordinaire: Bingler, José et moi, ce soir là, nous filâmes Plagnac en grand secret à sa sortie de la salle des profs et jusqu'à son domicile. Il habitait un troisième étage sans ascenseur au fond de la cour d'un petit immeuble pierre et briques modérément cossu

(un médecin y avait cabinet au premier étage de l'escalier noble de l'entrée).

Nous étions encore dans le vestibule quand quelqu'un arriva. Nous nous cachâmes sous la coquille de l'escalier, près des poubelles. C'était Lemoine ! la prof d'allemand, une vraie pin-up. Et elle allait chez Plagnac ! Son regard croisa brièvement celui de José, qui se glaça. Le reconnut-elle ? Pas sûr. Vous savez, quand vous croisez la boulangère dans le métro, vous vous dites: "qui c'est celle là ? je suis sûr que je la connais". Et le lendemain, vous allez acheter vos Malabars et vous la remettez tout de suite ! José était quand même un peu embêté.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- On n'a qu'à barbouiller sa poignée de porte au cirage noir, j'en ai avec moi. Il va s'en mettre partout !

- Et si ça tâche Lemoine ? en plus elle nous a vus... Faut trouver autre chose...

- Mais Lemoine, qu'est-ce qu'elle fait chez Plagnac ?

- Tu veux que je te fasse un dessin, Picasso ?

Le lendemain c'était jeudi, le matin il y avait gym, l'après midi, pas classe. Bingler et moi nous sommes retrouvés à la bibliothèque du quartier, José était en retard. Nous avions l'habitude d'y lire Pilote et Tintin. A l'intérieur nous trouvâmes Costantini, seconde 3, qui avait passé deux jours dans notre classe à la rentrée avant d'être réaffecté.

- Eh ! les gars, j'ai appris ce qui s'est passé hier avec vous en latin. Ça ne m'étonne pas de ce type. Mais comment vous saviez qui c'est, ça, ça m'épate ...

- Chut, silence s'il vous plait ou sortez !

La bibliothécaire nous foudroya du regard. Intrigués par les paroles de Costantini, nous sommes sortis avec lui prendre une limonade chez Mamie, en face du lycée. Et parler un peu.

A ce moment José est arrivé, échevelé, chemise déchirée, les yeux hagards, et sale comme un déterré.

"Mais qu'est-ce que t'as fait José, la vache ! qui c'est que t'as tué ?"

*Vous retrouverez la suite et la fin de cette haletante aventure dans l'épisode 2 de
"La Conjuración de Catalina"*